

AMOURS ET MATHEMATIQUES: ROUSSEAU ET LES FEMMES

by Anne Srabian de Fabry

*Zanetto, lascia le Donne e studia la matematica.*¹

Au VII^e livre de ses *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau raconte comment, un jour où il s'était aventuré dans les appartements d'une belle courtisane, il entendit la sentence qui sert d'épigraphe à cette étude. La scène se passait à Venise en 1744, alors qu'il était secrétaire de l'ambassadeur de France dans cette ville. Le verdict impitoyable que la belle Zulietta rendit est certes moins romantique que son nom! Il paraît indiscutable cependant: Zulietta n'appartenait-elle pas à une race de femmes dont le jugement est infaillible lorsqu'il relève d'un art en lequel elles sont éminemment expertes? En relatant l'épisode de sa vie intime à Venise, l'auteur des *Confessions* souligne lui-même l'importance des conclusions à tirer de ce passage puisqu'il avertit ainsi ses lecteurs: "Qui que vous soyez qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein Jean-Jacques Rousseau."² Le fil d'Ariane qu'il nous tend dans le labyrinthe de ses amours, mérite d'être saisi car, dans son oeuvre, tout se tient. Son comportement avec les femmes n'est sans doute pas étranger à sa notion de l'amour et de l'amitié. Et comme cette conception n'est pas davantage étrangère à celle du bonheur—qui est l'objet de la vie humaine—il s'ensuit que ses rapports avec les femmes ont des incidences sur toute sa pensée, sur toute son oeuvre.

I

Tel qu'il est raconté dans les *Confessions*, l'épisode des amours de Venise peut être imaginé comme "un spectacle dans un fauteuil." On peut se le représenter comme une Moralité en trois actes, avec prologue, intermède, et épilogue.

Prologue: Après deux paragraphes d'introduction par lesquels les *Confessions* passent du thème de la musique et de la danse à celui des chanteuses

Miss de Fabry is Associate Professor of French at King's College, London, Ontario.

et des danseuses, "le récitant" est tout naturellement amené à parler des filles de Venise. Suivent deux autres tirades qui jettent le "spectateur" dans une certaine perplexité, puisque l'une contredit l'autre. En effet, la première affirme l'influence déterminante du lieu et du climat sur le comportement des hommes: "Mais à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient."³ La deuxième, par contre, déclare l'indépendance du secrétaire vis-à-vis du sexe dit faible. Il explique cette autonomie par trois raisons: sa répulsion invincible pour "les filles publiques"; sa hantise des maladies vénériennes; sa pratique de l'onanisme qui, assure-t-il, suppléait à la satisfaction normale de ses besoins.

Acte I: Son travail à l'ambassade terminé, Jean-Jacques retrouve ses amis. Il s'est lié avec quelques bons vivants, parmi lesquels Vitali et Carrio, qui, ne négligeant aucun des plaisirs humains, s'étonnent de l'indifférence de leur compagnon à l'égard de ce qu'ils nomment: le plus piquant des amusements de Venise. Comme il arrive en telle compagnie, on le plaisante, on le taquine. On le pousse à goûter à l'amusement par excellence. Il résiste. On insiste. Il tient bon. Mais, que peut un homme seul contre une ligue? Bref, on l'emmène de force chez une créature renommée, La Padoana: "Je n'en avais ni l'intention, ni la tentation," confesse Jean-Jacques, "et malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même je finis par me laisser entraîner contre mon goût, mon coeur, ma raison, ma volonté même, uniquement par faiblesse, par honte de marquer de la défiance, et comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo* c. . ."⁴ Mais le secrétaire n'a pas encore capitulé. Laissé en tête-à-tête avec la dame, il conçoit une honnête ruse: gagner du temps, gratifier la belle courtisane sans user de ses services, puis sortir dignement. N'est-ce pas là solution qui devrait satisfaire tout le monde? Il commande donc des sorbets; engage une conversation intellectuelle; fait démontrer à la belle ses talents vocaux; déguste les glaces. . . Enfin, une demi-heure s'étant écoulée, l'amateur de sorbets et de *bel canto* place noblement un ducat sur la table et tente de s'esquiver. Hélas! Pauvre Jean-Jacques! Il avait compté sans l'intégrité exemplaire de la prêtresse de Vénus: "Elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eut gagné et moi la singulière bêtise de lever son scrupule."⁵

Intermède: Le lendemain, Don Juan malgré lui est allité. Persuadé, selon son expression, de s'être fait "poivrer," il a appelé un chirurgien à son chevet. L'homme de l'art tente de le rassurer. En vain. Le patient demeure inquiet. Le chirurgien est pourtant sûr de lui, il explique la raison de son diagnostic encourageant que le narrateur des *Confessions* rapporte en ces termes: "J'étais conformé d'une façon particulière à ne pas être aisément infecté."⁶

Acte II: Le capitaine Olivet a invité Jean-Jacques à dîner à bord de son vaisseau. Au milieu du repas, telle Vénus émergeant des flots, une nymphe d'une beauté ineffable apparaît: "Monsieur, me dit le capitaine, prenez garde

à vous, voici l'ennemi."⁷ Zulietta est irrésistible avec ses cheveux de jais, ses yeux brillants, son accent ensorcelant. Elle est hardie. A peine a-t-elle aperçu l'invité qu'elle se précipite tout contre lui et sans long préambule elle conclut un marché avec sa proie: "Je ne veux pas être aimée à la française et même il n'y ferait pas bon. Au premier coup d'ennui, va-t-en, mais ne reste pas à demi."⁸ Cette mise en demeure n'aurait-elle pas dû effrayer celui qui, quelques jours auparavant s'employait si ingénieusement à échapper aux rêts de "l'ennemi"? Ou bien le vice colle-t-il si rapidement à la peau, comme l'affirme l'auteur de *Lorenzaccio*? Quoi qu'il en soit, il prend rendez-vous avec Zulietta pour le lendemain. Le scénario ne dit pas si Roméo arriva par le balcon; il nous assure cependant qu'il arriva tout impatient, tout palpitant, au lieu dit et avec une exactitude royale. Jamais contractant ne mit plus d'ardeur, ni plus de diligence à remplir les termes d'un contrat. ... Mais, soudain ... ô calamité: "Au moment que j'étais prêt à me pâmer sur une gorge qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme je m'aperçus qu'elle avait un téton borgne."⁹ Traumatisé par cette découverte Don Juan se sent mal: sa respiration se coupe, ses jambes flageolent; il s'assied au bord du lit et se met à pleurer. Pendant ce temps, furieuse, Zulietta arpente la chambre en s'éventant. Pour punir l'insolent, va-t-elle jouer de ses pistolets? Elle hésite. Puis elle se détermine au mépris. Alors, se tournant vers l'infortuné amoureux, elle excommunie le néophyte en ces termes: "*Zanetto, lascia la Donne e studia la matematica.*"¹⁰

Acte III: Jean-Jacques est maintenant intimement lié avec Carrio, son homologue à l'Ambassade d'Espagne. Homme fort galant, Carrio veut acquérir une maîtresse privée, mais il n'en a les moyens. Aussi propose-t-il à son ami d'acheter une jeune fille à frais communs. Sitôt dit, sitôt fait: les deux compères jettent leur dévolu sur une certaine Anzoletta. Mais cette petite fille, au prénom symbolique, n'est point encore nubile; les propriétaires laissent donc Anzoletta à la garde de sa mère. Dans l'entretemps ils subviennent à ses frais d'entretien, s'intéressent à sa formation culturelle. Ils lui rendent visite quotidiennement, jouent avec elle, très paternellement, si bien qu'insensiblement les préposés satyres se métamorphosent en directeurs spirituels, en frères de charité: "Contents d'aller là passer les soirées, causer et jouer très innocemment avec cet enfant, nous nous amusons plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée."¹¹

Epilogue: O insensés mortels qui épuisez votre vie dans les plaisirs malsains, écoutez la voix de la sagesse, connaissez le secret du bonheur! La félicité n'est point dans la possession charnelle; elle est dans le commerce pur et innocent de l'amitié; dans la volupté que suscite la présence de deux êtres chastes et qu'on aime: "Ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Insensiblement mon coeur s'attachait à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel, auquel les sens avaient si peu de part. ..."¹²

SCHÉMA

Si l'on analyse la démarche du héros de notre Moralité, on relève les mouvements et les étapes suivants:

Exposition:

1. Indifférence à l'amour physique (cf. Prologue).

Péripétie:

2. Provocation subie, soit stimulation:
 - a) intervention des amis (cf. Acte I, III).
 - b) "agaceries" de "l'ennemi" (cf. Acte II).
3. Réaction à la provocation:
 - a) explosion subite de passion (cf. Acte I, II).
 - b) démonstration de virilité (cf. Acte I, II).
4. Emergence d'obstacles à l'amour:
 - a) obstacle physique (cf. Acte II).
 - b) obstacle moral (cf. Acte III).
5. Résignation à l'obstacle et évolution vertueuse subséquente (cf. Acte III).

Dénouement:

6. Prédication morale (cf. Epilogue).
 - a) négative: condamnation implicite de l'amour.
 - b) positive: apologie du commerce innocent, celui de l'amitié.

II

Si variés soient-ils—autobiographiques, théoriques, romanesques—les écrits de Rousseau ont au moins un point en commun: la démarche de "l'amoureux," suit de très près celle du héros de Venise. Pour vérification de notre hypothèse, voyons d'abord le comportement de Jean-Jacques dans des circonstances authentiques ou données pour telles; puis celui de St. Preux dans *La Nouvelle Héloïse*.

La vie affective et amoureuse de Jean-Jacques, considérée comme un ensemble et une chronologie, diffère peu du schéma relevé ci-dessus. Tout au plus les étapes se chevauchent. En outre l'auteur ajoute une étape supplémentaire: la démonstration de la fécondité de l'amoureux.

Étapes 1, 2: Madame de Warens.

Selon les *Confessions* les sens du jeune homme étaient tranquilles jusqu'au jour où la protectrice crut devoir initier son protégé aux mystères de la vie. Comme plus tard chez La Padoana, Jean-Jacques se serait bien éclipsé: "Il n'y a point à douter que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bien-séance, je ne l'eusse fait de tout mon coeur."¹³ Les *Confessions* ne disent pas si le jeune initié courut, affolé, chez le chirurgien, mais elles suggèrent que l'expérience le plongea dans de profondes réflexions philosophiques: "Fus-je heureux? Non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme."¹⁴ Il attribua sa tristesse au fait qu'il aimait trop

Mme de Warens pour la posséder. Désormais, il vit une incompatibilité entre chair et sentiment, une antinomie entre les deux aspects de l'amour. Un peu comme Gide plus tard, il décida de faire deux parts distinctes à l'amour, imaginant qu'il pouvait jouir séparément du plaisir érotique ou de l'extase spirituelle, mais jamais des deux à la fois.

Etapes 2, 3: Madame de Larnage.

Le voyage à Montpellier en 1737 allait lui fournir l'occasion d'une expérience "sans tristesse" puisque strictement charnelle. Madame de Larnage aurait rendu des points à Zulietta, quoiqu'en dise Jean-Jacques en veine de galanterie! Elle fit tant et si bien que ce dernier se vante, grâce à elle, de ne pas être mort sans avoir connu le plaisir. Leur rencontre—et leur explosion de passion—fut heureusement de courte durée. Don Juan ne risquait-il pas de mourir d'épuisement? "Il fallut nous séparer, et j'avoue qu'il en était temps; non que je fusse rassasié ni prêt à l'être . . ., mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restait guère que la bonne volonté et avant de nous séparer je voulus jouer de ce reste, ce qu'elle endura par précaution contre les filles de Montpellier."¹⁵

Etapes 3, 4: Thérèse Levasseur.

L'affirmation de virilité est plus probante si elle est démontrée par la fécondité. Après Madame de Warens, Madame de Larnage, La Padoana, Zulietta (?), la dernière partenaire de Rousseau fut celle qui en 1768, allait devenir officiellement son épouse. Sur cette liaison avec Thérèse les témoignages de Rousseau ne concordent pas. Dans les *Confessions*, il prétend avoir eu d'elle cinq enfants. Dans un document autographe (reproduit dans la *Correspondance Générale*, vol. XII, p. 381) il affirme n'avoir jamais abandonné d'enfants, ce qui revient à dire qu'il n'en aurait jamais eu. Vers le milieu de la page Rousseau écrit: "Je n'ai jamais exposé, ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, ni ailleurs. . . ." Nul ne sait au juste combien d'enfants Thérèse mit au monde, mais quand bien même elle en aurait enfanté cinq, la paternité de Rousseau n'en serait pas encore prouvée, vu les infidélités notoires qu'elle faisait à son maître. Il est intéressant de noter toutefois que les relations de Jean-Jacques et de Thérèse, toujours d'après les *Confessions*, suivent le schéma prototype des amours de Venise, puisque de charnelles qu'elles auraient été au début, elles deviennent fraternelles, et cela bien longtemps avant le mariage à Bourgoin.

Etapes 4, 5: La comtesse Sophie d'Houdetot.

Entretemps Jean-Jacques s'était "réformé." Lorsque Sophie envahit son cœur en 1757 il commença par délirer d'amour, mais le temps des folies de jeunesse était passé. Jean-Jacques aima Sophie plus peut-être que Madame de Warens: pour ne pas ternir la qualité de ses sentiments il resta toujours maître de ses sens: "Venez, ma chère et digne amie, écouter la voix de celui qui vous aime; elle n'est point celle d'un vil séducteur; si jamais mon cœur s'égara dans des vœux dont vous m'avez fait rougir, ma bouche au moins

ne tenta point de justifier mes égarements.”¹⁶ Cette victoire de Jean-Jacques sur lui-même doit susciter notre admiration parce que dans ces circonstances—c’est lui qui l’affirme—ses sens étaient en effervescence. Mais l’obstacle à l’amour charnel était multiple. Il y avait la différence d’âge entre Sophie et lui; les objections de l’aimée qui le faisaient “rougir”; le scrupule moral personnel; le désir de ne pas trahir l’amitié de St-Lambert: “Vous êtes à lui. . . . Si vous êtes à moi, je perds, en vous possédant celle que j’honore, ou je vous ôte à celui que vous aimez. Non Sophie, je puis mourir de mes fureurs, mais je ne vous rendrai point vile.”¹⁷ Que veut donc Jean-Jacques en entretenant cette liaison avec Sophie? Il espère la convertir, ainsi que son amant St-Lambert, à sa notion d’amour platonique et exalté. Il voudrait surtout former une société intime, vivre en tiers avec eux. Comme à Venise entre Anzoletta et Carrio, comme aux Charmettes entre Madame de Warens et Claude Anet, il pourrait alors se délecter du charme d’une présence féminine et jouer, selon l’inclination de son coeur, au père ou au fils, au frère ou à l’amoureux chaste, au précepteur ou au disciple.

Étapes 5, 6: Les amies amoureuses de Rousseau.

La place nous manque pour parler du flirt épistolaire que Jean-Jacques entretient avec de nombreuses personnes du sexe. Mais ce sont toujours les dames qui écrivent les premières. Saisissant la “provocation” il fait un pas en avant, bientôt suivi de deux en arrière: c’est réglé comme une chorégraphie. La seule proportion de lettres qu’il reçoit et qu’il écrit illustre sa tactique. Ainsi, Marianne, Marquise de la Tour de Franqueville—qui a l’insigne honneur d’être celle qui a le plus aimé Rousseau—le bombarde de 102 lettres; dans le même temps “l’indifférent” se contente de ne lui en envoyer que 56! En réalité il est flatté de tant de témoignages d’affection et d’admiration. Mais jamais ces relations ne sont souillées de désirs impurs. Ainsi se ferme le cycle de la vie intime de l’auteur de *La Nouvelle Héloïse*: de l’innocence à la pureté en passant par la tentation.

III

Dans son oeuvre de prédilection—*La Nouvelle Héloïse*—Rousseau semble brûler les deux premières étapes du processus. En réalité, il n’en est rien.

Étape 1: L’indifférence antérieure à l’explosion de passion est implicite. Saint-Preux n’affirme-t-il pas dès sa première lettre à Julie qu’il a accepté le soin de son éducation “sans en prévoir le péril”?¹⁸

Étape 2: Les premières lettres à Julie ne sont d’ailleurs pas le fait de son initiative: ce sont des réponses aux ouvertures de celle-ci. Il prend soin de le souligner, son étudiante s’est engagée la première: “Vous m’avez promis de l’amitié.”¹⁹

Étape 3: L’explosion de passion de toute la première partie de l’ouvrage est donc une réaction à la promesse de la jeune fille. Elle est suivie de la

démonstration de la virilité de Saint-Preux, virilité prouvée par la grossesse de Julie.

Etape 4: La félicité des amants est de courte durée. Outre les remords qui rongent Julie, les amours des jeunes gens se heurtent à une série d'obstacles. Un rival survient d'abord en la personne de Milord Edouard. Puis surgit la difficulté capitale: l'opposition du baron d'Etange au mariage de sa fille avec un roturier. Il y a ensuite la séparation des amants demandée par Julie et exigée par son père. Puis vient la séparation irrémédiable résultant du mariage plus ou moins forcé de Julie avec Wolmar. Dans la sixième partie, Saint-Preux pourrait épouser Claire; mais celle-ci dicte à celui qu'elle aime la voie à suivre: "Un homme qui fut aimé de Julie d'Etange et pourrait se résoudre à en épouser une autre n'est à mes yeux qu'un indigne et un lâche que je tiendrais à déshonneur d'avoir pour ami."²⁰ L'argument est irréfutable!

Etape 5: Dans la troisième partie, la maladie de Madame d'Etange, suivie de son décès, marque le point tournant de la conversion de Saint-Preux. Celui-ci fait serment de rompre toute liaison avec Julie, cela dans l'intention d'apaiser la conscience de Julie et de sauver Madame d'Etange accablée par la découverte des amours de sa fille. Son sacrifice est bientôt suivi d'un autre d'autant plus sublime qu'il est pénible: il donne son assentiment au mariage de sa bien-aimée avec Wolmar. Puis, désespéré, il s'exile.

Etape 6: Son évolution morale s'est achevée pendant son absence. Il revient auprès de Julie sur l'invitation de Wolmar. A Clarens, il vit en homme digne de l'hospitalité généreuse du mari de Julie. Les quatrième et cinquième parties du roman sont consacrées à la célébration de l'amitié pure, parfaite et voluptueuse. Sa passion pour Julie s'est transformée en un amour platonique dont il vante ainsi les charmes: "La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié à l'abri de l'orage des passions impétueuses! Que c'est un spectacle agréable et touchant que celui d'une maison simple et bien réglée où règnent l'ordre, la paix, l'innocence. . . ."²¹ Placé entre Julie et Wolmar, Saint-Preux réalise le rêve de société à trois, qui a toujours hanté Rousseau et qui rappelle un peu la situation du secrétaire d'ambassade à Venise alors qu'il jouissait de la société d'Anzoletta et de Carrio. La condamnation de l'amour se poursuit dans la sixième partie avec la renonciation d'Edouard au mariage avec Laure, et celle de Saint-Preux au mariage avec Claire. "Le règne de l'amour est passé," proclame Saint-Preux, "que celui de l'amitié commence."²²

Mais l'étude des schémas et des structures n'est intéressante que dans la mesure où elle révèle une vérité. On sait qu'une grande partie des écrits de Rousseau a un caractère apologétique: il se défend contre les attaques réelles et imaginaires de ses contemporains; il justifie son mode de vie; il démontre sa supériorité intellectuelle et morale qui — comme à Saint-Preux — lui tient

lieu de titres de noblesse; il chante sa propre gloire. Prenant Dieu à témoin, il écrit: "Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables . . . que chacun d'eux découvre à son tour son coeur aux pieds de ton trône avec la même sincérité; et puis qu'un seul te dise s'il l'ose: *je fus meilleur que cet homme-là*." ²³ Il y a incontestablement, chez Rousseau, une évolution morale, mais est-ce dans sa pratique de l'abstinence sexuelle qu'il faut la trouver? Lorsqu'il entreprit la rédaction des *Confessions*, en 1766, les témoins des prouesses d'alcôve dont il se vante étaient décédés ou perdus dans la nuit d'un quasi-anonymat. Thérèse seule aurait pu confirmer ou infirmer les dires de l'écrivain en ce qui la concernait. Mais la gouvernante de Rousseau savait bien garder des secrets, d'autant plus que la revendication de paternité de ses enfants par l'homme illustre ne pouvait que la flatter. Et lui aussi peut-être, l'une de ses maximes étant; "Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux." ²⁴ Or Jean-Jacques jouissait d'une mauvaise réputation auprès des "ennemis." Il le savait et il en souffrait. Ce jour où la réserve de l'une de ses admiratrices le comble d'aise, ne jubile-t-il pas? "Vous me rendez fier en me marquant que Mademoiselle Bondely n'ose me venir voir à cause des bienséances de son sexe, et qu'elle a peur de moi comme d'un circoncis. Il y a plus de quinze ans que les jolies femmes me faisaient en France l'affront de me traiter comme un bonhomme sans conséquence, jusqu'à venir dîner avec moi en tête-à-tête dans la plus insultante familiarité; jusqu'à m'embrasser dédaigneusement devant tout le monde, comme le grand-père de leur nourrice. Grâce au ciel, me voilà rétabli dans ma dignité puisque les Demoiselles me font l'honneur de ne m'oser venir voir." ²⁵ Quelle revanche pour celui qui n'a cessé de se dérober aux ardeurs qu'il inspirait!

George Sand, la première à avoir émis l'hypothèse de l'impuissance de Rousseau, possédait des renseignements de première main. Sa grand-mère, Madame Dupin, avait été témoin de l'une de ces défaites amoureuses que son secrétaire s'imposait. ²⁶ Mais Rousseau en dépit de lui-même et malgré sa savante ambiguïté ne prête-t-il pas main forte aux partisans de la théorie de George Sand? Ses ouvrages sont émaillés, ça et là, de réflexions qui, bien que noyées dans la masse d'assertions contraires, constituent des confessions fort révélatrices. N'écrit-il pas? ". . . il est vrai qu'étant conformé par le corps ainsi que par la tête si différemment des autres hommes que tout ce qui les soulage me nuit. . . ." ²⁷ Ne dit-il pas encore? ". . . faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire . . . j'ai ainsi passé ma vie à convoiter et me taire auprès des personnes que j'aimais le plus. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai laissé de jouir à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination." ²⁸

Il importe seulement aux psychanalystes de savoir si l'auteur des *Lettres Morales* est vertueux par goût ou par nécessité, mais il importe à tous les lecteurs de Rousseau de comprendre qu'il condamne sans cesse ce qu'il nomme "le délire érotique." Il distingue constamment entre passion impé-

tueuse, subjugante, et dégradante — celle de l'amour — et passion calme, subjuguée, et ennoblissante — celle de l'amitié. L'opposition qu'il fait entre les deux passions est toute dialectique; il se sert de l'amour comme d'un repoussoir pour mieux faire valoir l'amitié: "L'air de l'amour gâtait la bonne amitié."²⁹ Car en effet l'amitié est l'objet de toute ses préoccupations, le thème plus ou moins caché de toutes ses oeuvres. Le fil conducteur qui parcourt ses écrits et qui les relie ensemble est le désir de former des hommes aptes à l'amitié, comme Emile; de créer une société qui favoriserait les rapports amicaux entre les hommes et les femmes (cf. *La Nouvelle Héloïse* et le *Contrat Social*).

Dans un sens Zulietta avait raison. Zanetto était plus apte aux mathématiques qu'à l'amour: le dessin géométrique qui sert de base à ses démonstrations morales et à sa société triangulaire ne relève-t-il pas des sciences mathématiques? Mais Zulietta avait tort aussi. Les épîtres exaltantes de Jean-Jacques à Sophie, celles de Saint-Preux à Julie ne nécessitaient-elles pas des partenaires féminines réelles ou imaginaires? Il eût été dommage pour la postérité que Zanetto délaissât les femmes puisque depuis plus de deux cents ans ses lecteurs sentent leur coeur fondre à ses accents passionnés. Au demeurant, Jean-Jacques n'est-il pas, par correspondance, un amoureux émérite?

NOTES

Les notes ci-après renvoient aux collections suivantes:

- A) Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 4 volumes: Tome I, 1959; Tome II, 1964; Tome III, 1964; Tome IV, 1969.
- B) Jean-Jacques Rousseau, *Correspondance Générale*, Edition Théophile Dufour, Paris, Colin, 20 volumes, 1924-1934.

Nous avons modernisé l'orthographe des textes de Rousseau.

1. *Confessions*, I, 322.
2. Ibid., p. 320.
3. Ibid., p. 316.
4. Ibid., p. 317.
5. Ibid., p. 317.
6. Ibid., p. 317.
7. Ibid., p. 318.
8. Ibid., p. 319.
9. Ibid., p. 321.
10. Ibid., p. 322.
11. Ibid., p. 323.
12. Ibid., p. 323.
13. Ibid., p. 195.

14. Ibid., p. 197.
15. Ibid., p. 254.
16. *Lettres Morales*, IV, 1081.
17. *Correspondance*, III, 81.
18. *La Nouvelle Héloïse*, II, 31.
19. Ibid., p. 31.
20. Ibid., p. 744.
21. Ibid., pp. 440–441.
22. Ibid., p. 653.
23. *Confessions*, I, 5.
24. Ibid., p. 18.
25. *Correspondance*, XII, 25–26.
26. Voir les *Confessions*, I, 291–292 et la *Correspondance Générale*, I, 184–188.
27. *Correspondance*, XIV, 19.
28. *Confessions*, I, 17.
29. Ibid., p. 421.